

PIERRE MASSON : LIRE « LES FAUX-MONNAYEURS »
(Lyon : Presses Universitaires de Lyon, 1990, 20,5 x 14 cm, 168 pp., 110 F)
**ALAIN GOULET : ANDRÉ GIDE, « LES FAUX-MONNAYEURS »,
MODE D'EMPLOI**
(Paris : S.E.D.E.S., 1991, 17,5 x 11,5 cm, 290 pp., 150 F)

par David STEEL

Le 9 avril 1942, dans le train Paris-Mannheim, Ernst Jünger, alors officier attaché à l'état-major allemand à Paris, note dans son journal : « *Avant Thiaucourt, lu au soleil quelques pages des Faux-Monnayeurs. Quand le soleil eut disparu derrière une montagne, les lettres se mirent à briller d'une profonde lueur verte phosphorescente* ¹. » Curieuse remarque qui semble identifier le roman avec ces poissons des profondeurs qui intéressent tant Vincent dans le livre et dont chacun projette devant soi sa propre lumière. À quand l'adoption par un éditeur averti de caractères fluo qui permettraient au lecteur nocturne de lire *Maldoror* passé minuit sur le trottoir de la rue Vivienne ou *Les Nourritures terrestres* à la belle étoile peu avant l'aurore ? Et puis songeons aussi à cet autre rayonnement littéraire — géographique. L'exemplaire de Jünger continue-t-il à luire sourdement sur l'étagère de quelque amateur allemand ? Vienne le sondage qui permettrait d'établir l'atlas des *Faux-Monnayeurs* et dont la carte, telle celle des atlas linguistiques, aux parties plus ou moins claires, figurerait la densité comparative du nombre d'exemplaires du roman de par le monde ! Combien s'en trouveraient aux îles Marquises, à Vladivostock ? À Saas-Fée quelques-uns, mais à Vizzavone... ? Rêvons d'une édition limitée future, au texte incandescent, où Gallimard ferait implanter dans chaque exemplaire une de ces puces émetteuses qui permettrait de suivre à la trace ses pérégrinations.

Pour l'heure toutefois ce sont les lectures critiques qui illuminent les romans, comme celles des *Faux-Monnayeurs* que viennent de proposer, après Daniel Moutote — agrégation oblige ! —, Pierre Masson et Alain Goulet. Le rythme critique du livre de Pierre Masson est assez particulier. Parti en flâneur, il s'attarde aux carrefours (quand ce n'est pas aux Quartfourche), explore les entrées de champs, emprunte les sentiers détournés, se désaltère à toute source (très souvent sans la situer), se fraye un pittoresque chemin dans chaque apparente impasse, hume à loisir la

flore, identifie la faune pour finalement, d'un bond spectaculaire, après avoir consulté la boussole et la montre, regagner la grand'route, accélérer son pas et, en un sprint vertigineusement impressionnant, terminer sa course aux applaudissements du lecteur. En route, cependant, il a tendance à négliger les poteaux indicateurs et se réfère rarement aux cartes du pays. De celles, excellentes, établies par Keypour ou par Tilby, nulle mention. Pas de bibliographie. Aucune note. Dans le texte même, seuls deux ou trois précurseurs bénéficient d'une mention.

Mais si l'agréatif ou tout autre lecteur désireux de sonder les multiples sens des *Faux-Monnayeurs* ne trouve guère ici d'appareil critique ou de conseil bibliographique, il découvrira, et surtout dans la seconde moitié du livre, une série de lectures ingénieuses, souvent neuves, parfois discutables, mais toujours stimulantes et riches en aperçus lumineux. Pierre Masson divise son étude en quatre parties, « Histoire d'un roman » (la genèse du livre et ses rapports avec la vie et les écrits antérieurs de Gide), « Histoires de familles » (les différentes structures familiales du roman), « L'Histoire en marche » (les tours, détours et retours de l'intrigue) et « L'esprit de l'histoire » (la circulation dans le livre de divers thèmes, dont l'argent, les lettres, les chiffres, la lumière, l'amour). L'absence d'une cinquième partie qui aurait pu s'intituler « L'Histoire de l'histoire » indique que l'auteur n'apporte pas d'eau au moulin des narratologues et choisit de ne pas faire l'analyse détaillée du rôle joué par les différents points de vue narratifs qui font que *Les Faux-Monnayeurs* se présentent comme le laboratoire du procédé romanesque. Compte tenu de la position-pivot occupée dans la narration et par Édouard et par son journal, on peut d'ailleurs s'étonner que le personnage soit si définitivement mis en touche par Pierre Masson comme « *marginal à tous points de vue* » (p. 72) ; d'autant plus qu'à la fin de son analyse ce dernier souligne le caractère unique du « discours amoureux » qui s'instaure entre Olivier et Édouard (mais Caloub ne va-t-il pas, au terme du livre, fissurer cette entente ?).

D'aucuns (qu'ils habitent du côté sublime du Pas-de-Calais ou non) s'étonneront peut-être, dans son interprétation de la manière dont l'Angleterre est comprise dans le roman — le pays « *des maris déficients* » —, mention ne soit pas faite d'un Albion à la pointe de la régénération romanesque et de la libération féminine (Sara, Miss Aberdeen, etc.), quitte à imputer cette libération à la déficience précitée ! De même que *La Porte étroite* fut le roman de l'exaltation, *Les Faux-Monnayeurs* est celui de l'émancipation. Dans l'un, l'infidélité de la mère est prétexte au malheur, dans l'autre, au bonheur.

Pierre Masson procède par touches rapides qui colorent et qui éclairent à la manière impressionniste. Il excelle à dépister les multiples

équivalences, les symétries, les jeux du temps et de l'espace, à dévider l'écheveau des sens, à épinglez les inconséquences et les lapsus. Que ce soit en suivant l'histoire des trois grands-pères ou la circulation des signes, ou la reprise de l'image du couple au réveil, ou l'onomastique des personnages, il nous entraîne bien plus souvent qu'il nous interroque. Certes, rien de nouveau à maintenir que *Ghéridanisol* dérive peut-être de *Radiguet* (pp. 43, 153 — et pourquoi pas de cet anarchiste *Géry Piéret* impliqué avec Apollinaire dans le vol de la Joconde ?), mais que *Laura* ait des implications de *qui l'aura*, voilà qui est inventif. Cette vitesse de notation comporte toutefois ses risques. Est-ce *Marguerite* ou *Pauline* qui trouve des lettres sans en faire usage (p. 160) ? En comparant *Bernard* à *Thésée* (p. 155), Gide ne fait pas erreur, ou pas tout à fait. Ce sont précisément ses propres forces que l'adolescent trouve sous le marbre du guéridon, l'élan de son indépendance. Mais c'est là chercher quelques mauvaises herbes dans la belle moisson que nous apporte l'auteur de cette étude.

Tout autres sont le rythme et la facture du livre d'Alain Goulet, qui suit ici à peu près le même modèle qu'il adopta naguère pour son excellent volume sur les *Caves* (Larousse, 1972). De structure plus classique (et plus maniable ?) que celle que choisit Pierre Masson, son analyse du roman est suivie de tout un éventail critique bien agencé et des plus utiles. C'est ainsi que son dernier chapitre proprement dit se consacre à un résumé, citations à l'appui, de l'accueil qu'ont fait au roman les critiques contemporains. Vient ensuite une anthologie judicieuse de commentaires rédigés par des critiques universitaires modernes, Raimond, Goux, Mahieu et Masson entre autres. Puis, après une note sur le texte des différentes éditions du roman — celle, déplorablement défectueuse, de la collection « Folio » notamment — et sur le texte du *Journal des Faux-Monnayeurs*, il ajoute une bibliographie d'ouvrages sur Gide en général et sur *Les Faux-Monnayeurs*, livres, numéros spéciaux de revues, articles, le tout organisé de façon fort cohérente, mais où manque notamment l'article « Rencontre avec Carlyle » que Germaine Brée avait donné au numéro spécial *André Gide* de la *R.H.L.F.* de mars-avril 1970. En outre, dans son chapitre intitulé « Quelques sources », Alain Goulet incorpore des fragments importants, jusqu'ici inédits, et notamment du manuscrit du *Journal* concernant *La Pérouse / Marc de La Nux* (pp. 220-30). Dans un assez long sixième chapitre, il verse un lot de petits renseignements utiles sur la chronologie interne et ses contradictions (voir aussi Masson, p. 135), sur la composition des différentes familles

de personnages et l'origine de leurs noms, sur les citations et références littéraires, sur certaines autres références culturelles ainsi que sur les différentes théories et pratiques de la littérature illustrées dans le roman. C'est donc dans la première moitié du livre d'Alain Goulet que l'on trouvera l'essentiel de son analyse proprement dite du roman. En guise de premier chapitre il offre un élégant résumé de la vie et de l'œuvre de Gide avant *Les Faux-Monnayeurs*, puis passe à un chapitre sur la genèse du roman. Mais c'est dans ses troisième, quatrième et cinquième chapitres qu'il met réellement en œuvre les dons analytiques que nous lui connaissons, en étudiant d'abord « La Problématique de la fausse monnaie », ensuite « La Composition — de l'actantiel au symbolique », enfin « Points de vue et discours narratifs ». Là où Pierre Masson fait riche récolte en se promenant, Alain Goulet procède par forage avec la méthodologie appropriée et pour en tirer des résultats pour le moins aussi intéressants. Il va droit au but dans une langue savante et succincte. Sans négliger le problème des procédés narratifs, il pèse expertement les valeurs qui se dégagent du roman. Ce n'est pas que sa posture critique soit plus sérieuse que celle de Pierre Masson, mais elle semble parfois plus rigoureuse. On peut certes l'accuser d'un surcroît d'auto-citations ; on peut çà et là ne pas approuver certains jugements — Édouard ne voulant pas appeler le médecin après le suicide manqué d'Olivier de peur de s'exposer à une enquête ne montrerait-il pas moins « le monstrueux égoïsme » de Gide que son scrupule à faire son autocritique (p. 153) ? On aurait pu souhaiter que des jugements soient poussés plus loin — tandis qu'Édouard tente de redresser Georges par une dose de fiction, Sophroniska essaie de guérir Boris en lui administrant de la psychanalyse. Mais les jeux symétriques des *Faux-Monnayeurs* sont loin d'avoir été entièrement débusqués.

Sachons gré à deux éminents gidiens d'avoir su, chacun à sa manière, mettre en évidence bien des aspects nouveaux d'un roman qu'on espère riche encore en secrets non découverts.

NOTE

1. Ernst Jünger, *Premier Journal parisien (Journal II, 1941-43)*, Paris : Le Livre de poche, 1984, p. 123.